

B.O.A. TOME 1 - LOTERIE FUNESTE

Magali Laurent

Une loterie inhumaine. Six immortels à gagner. Dans un monde post-apocalyptique, l'humanité a été réduite à quelques milliers d'individus. Les humains sains sont réduits à l'état de bétail-ouvrier dans des camps de travail ou à celui de citoyen de seconde zone vivant dans la misère à Liberté, une terre promise aujourd'hui totalement dénaturée, dirigée par les B.O.A.*.

Dans ce monde, quand les citoyens achètent des billets pour la loterie annuelle, ce n'est pas pour gagner de l'argent. Les BOA espèrent remporter des Sacs à sang. Des esclaves. Des êtres humains auxquels ils pourront s'abreuver pour subsister. Jusqu'à ce que mort s'ensuive. Mais, cette année, la loterie est différente : six adolescents sont en jeu, rendus immortels par un processus révolutionnaire. Destinés à offrir leur sang à leurs futurs propriétaires, ils sont condamnés à souffrir éternellement, car même la mort ne pourra les délivrer. S'ils résistent, ils seront transformés en créatures terrifiantes. En Charognards. Des bêtes voraces. S'ils obéissent, ils seront perdus pour toujours.



Réf. 64230

Précommande n° : L99116

11/04/2018

15 €

Livre Broché • 464 pages • 15 x 23 cm

Jeunesse

Fantasy Jeunes/Ados – 435

Société post-apocalyptique
Complots
Frissons
Humains/Vampires



Diplômée en journalisme depuis 2003, l'auteur a développé sa passion pour les belles phrases grâce à ses expériences en tant que rédactrice (presse écrite, Web, média sociaux), rédactrice en chef, conseillère en communication, réviseuse linguistique et auteure. Désormais rédactrice et réviseuse linguistique à temps plein, elle travaille pour des maisons d'édition, des auteurs, des entreprises et des municipalités. Elle propose également des animations littéraires dans les écoles.

Une dystopie pour ados qui a du mordant et tient le lecteur en haleine jusqu'à la dernière page.

*B.O.A : nommés ainsi en référence aux groupes sanguins, ces êtres, qui n'ont plus qu'une infime part d'humanité, doivent s'abreuver de sang humain pour survivre.



MAGALI LAURENT

B.O.A.



TOME 1



ÉDITIONS DE MORTAGNE

B.O.A.

1. LOTERIE FUNESTE

TROIS COUPLES D'HUMAINS IMMORTELS À GAGNER

**Catalogage avant publication de Bibliothèque et Archives nationales
du Québec et Bibliothèque et Archives Canada**

Laurent, Magali, 1981-

B.O.A.

Sommaire : tome 1. Loterie funeste.

ISBN 978-2-89662-725-7 (vol. 1)

I. Laurent, Magali, 1981- . Loterie funeste. II. Titre.

PS8623.A819B62 2017

C843'.6

C2017-940836-4

PS9623.A819B62 2017

Édition

Les Éditions de Mortagne

Case postale 116

Boucherville (Québec)

J4B 5E6

Distribution

Tél. : 450 641-2387

Télec. : 450 655-6092

Courriel : info@editiondemortagne.com

Maquette de couverture

© Kinos, www.kinos.ca

Tous droits réservés

Les Éditions de Mortagne

© Ottawa 2017

Dépôt légal

Bibliothèque et Archives Canada

Bibliothèque et Archives nationales du Québec

Bibliothèque Nationale de France

3^e trimestre 2017

ISBN : 978-2-89662-725-7

ISBN (epdf) : 978-2-89662-726-4

ISBN (epub) : 978-2-89662-727-1

1 2 3 4 5 – 17 – 21 20 19 18 17

Imprimé au Canada

Financé par le
gouvernement
du Canada

Canada

Gouvernement du Québec – Programme de crédit d'impôt
pour l'édition de livres – Gestion SODEC.

Membre de l'Association nationale des éditeurs de livres (ANEL)

ASSOCIATION
NATIONALE
DES ÉDITEURS
DE LIVRES

MAGALI LAURENT

B.O.A.

1. LOTERIE FUNESTE

TROIS COUPLES D'HUMAINS IMMORTELS À GAGNER



ÉDITIONS DE MORTAGNE

*À mes parents,
qui m'ont appris que les rêves
se construisent une pierre à la fois.*

*Il n'est point de bonheur sans liberté,
ni de liberté sans courage.*

Périclès

PROLOGUE

Au commencement, il y a eu le virus. Terrible et féroce, comme un prédateur affamé tapi dans l'ombre depuis trop longtemps. C'était une forme mutante d'Ebola, une saloperie qui s'attaquait à l'humain par son sang. La première étape de la transformation touchait le comportement. L'humain infecté devenait plus agressif. Puis sa peau se mettait à suppurer et à se détacher par lambeaux, comme la mue d'un serpent. Celle qui la remplaçait était si transparente qu'on voyait les veines parcourir le corps. Par la suite, c'étaient les yeux qui changeaient. Les iris pâlissaient tant qu'on les distinguait à peine. Ne restait plus dans ce blanc insondable que la pupille noire et implacable qui vous observait avec appétit. Car, pour survivre, ces êtres humains contaminés devaient boire le sang de leurs congénères vivants ou fraîchement décédés. Ils en oubliaient jusqu'à leur ancienne humanité. Les Charognards étaient nés.

Ensuite, il y a eu le premier vaccin. Salvateur et inespéré. Précipité, aussi, on le verrait par la suite. Dans l'urgence, il a fallu outrepasser les règles autrefois établies et négliger les tests préalables à sa commercialisation. Ce fut un véritable raz-de-marée. Face au monstre que représentait le virus, les plus nantis se sont procuré la potion salutaire avant tout le monde, soudoyant, menaçant, faisant des promesses sur la tête de ceux qui survivraient à tout cela. Ils ont été les

premiers à se transformer. Non pas en Charognards, mais en « autre chose ». Leur peau est également devenue plus pâle, leurs yeux aussi. Si leur transformation physique s'arrêtait à ces deux aspects, leur soif de sang, quant à elle, n'avait rien à envier à celle des Charognards. Il leur fallait le fluide vital pour survivre et, malgré leur humanité encore bien présente, ils n'avaient d'autre choix que de tuer pour subsister. Les BOA, nommés ainsi en référence aux groupes sanguins, puissants et influents, venaient de voir le jour.

Quand le second vaccin a été découvert, la maladie a enfin cessé de progresser. Mais la guerre qui a évincé les Charognards de la surface de la terre, menée par les riches BOA du monde entier, a été longue et pénible. Lorsque la proportion saine de la population mondiale est passée sous le seuil du un pour cent, la paix a enfin été déclarée. Les Charognards avaient été vaincus. Mais les BOA se disputaient désormais le sang des humains non infectés. Une nouvelle guerre mondiale a éclaté et a éradiqué la quasi-totalité de l'espèce humaine. Les êtres humains sains, à cette époque, ont été baptisés les Sacs à sang.

À bout de souffle, ruinés et isolés, les BOA ont fini par oublier qu'il existait un monde. Une communauté a été formée sur un sol gelé, quelque part au sud de la baie d'Hudson. Son chef, conscient que la guerre et la famine les tueraient tous, a décrété un armistice entre les BOA et les humains encore sains de la région. Selon lui, il leur fallait se rassembler pour survivre. Il a fondé une minisociété structurée, basée sur la solidarité, et l'a installée sur une île fantôme, plus au sud. Une majorité des immeubles abandonnés durant la guerre ont été réinvestis, les bâtiments, les ponts et les routes, restaurés. Les humains sains devaient donner leur sang une fois par mois pour permettre aux BOA de survivre ; telle était l'entente. En échange, ceux-ci leur promettaient la paix. L'Administration a été mise

en place. La paix s'est installée durablement dans cette communauté, et la cité de Liberté a vu le jour. Au fil du temps, ses habitants ont fini par oublier ce qui s'était vraiment passé et se sont mis à raconter tout un tas d'histoires sur ce qui avait conduit l'humanité à sa perte.

Mais les meilleures choses ont toujours une fin, et la grande cité n'est plus ce qu'elle était autrefois.

PREMIÈRE PARTIE

OXANA

Oxana est réveillée par une voix artificielle.

Cette voix, elle l'entend chaque matin de sa banale existence, depuis de bien trop longues années.

– ... priés de prendre connaissance de vos emplois du temps respectifs. Aucun retard ne sera toléré. Je répète. Vous êtes priés de prendre connaissance de vos emplois du temps respectifs. Aucun retard ne sera toléré. Je répète...

La jeune fille redresse le buste et se cogne au plafond. Ça lui arrive tout le temps. Encore perdue dans ses rêves, elle oublie qu'il est là, au-dessus de sa tête, à attendre que son crâne vienne s'écraser dessus.

6 h 00

L'ampoule suspendue au plafond s'allume, éclairant la minuscule chambre. Au même moment, la voix se tait. Une nouvelle journée commence. Oxana attrape son oreiller, le plaque contre son visage et pousse un rugissement féroce. Atténué par les plumes de l'oreiller, ce cri presque bestial ne sera entendu par personne, mais il n'est destiné à nul autre qu'elle. Il libère un peu de la rage et du désespoir qui la submergent chaque jour davantage.

Oxana descend de son perchoir en laissant son corps glisser dans le vide. Le mur est si proche du lit superposé qu'elle a tout juste la place nécessaire pour passer. Cet espace exigu l'opprime. Elle ne s'y habitue pas. Mais c'est son problème. Ici, on ne vous donne pas la possibilité de choisir votre chambre. De toute façon, elles sont toutes pareilles.

Le matelas du bas est inoccupé. Sam a été transférée dans un autre quartier du Cellier. Un BOA est venu annoncer la nouvelle à Oxana il y a deux jours, avant de lui dire que sa colocataire allait très vite être remplacée par une autre humaine. Sam étant plutôt du genre obéissante et discrète, ce transfert était très étonnant, mais le garde a refermé la porte de la chambre avant même qu'Oxana ait pu lui poser la moindre question.

6 h 03

Oxana passe une main sur son visage pour se réveiller, rassemble ses cheveux longs en une queue de cheval et les attache à l'aide de l'élastique qui entourait son poignet. Il ne lui faut que deux pas pour parvenir à l'armoire de la chambre. La porte ne s'ouvre pas complètement, car elle est trop proche du lit, mais c'est suffisant pour qu'Oxana puisse attraper sa paire de jeans ainsi que son chandail rouge réglementaire. Ce n'est pas un hasard si les esclaves humains des Celliers portent constamment cette couleur, été comme hiver. Vus d'en haut, ils passent aisément pour des globules rouges évoluant dans les artères désenchantées de cette prison à ciel ouvert. C'est forcément fait exprès.

La jeune fille observe son reflet dans le petit miroir collé à la porte. Son teint est blafard, et des cernes foncés soulignent ses yeux encore bouffis de sommeil. Oxana passe un doigt sur la surface froide du diadème en acier noir qui

barre son front de part en part à l'aide de deux filaments délicats. C'est une sorte de rituel, comme pour s'assurer qu'il est toujours réel.

Chacune des branches du diadème est incrustée dans sa peau au niveau des tempes. C'est là que passerait le virus si elle tentait de sortir des limites du Cellier, celui qui la transformerait en Charognard. Le liquide est contenu dans le petit réservoir transparent au centre des deux filaments, au milieu de son front. Il est vert émeraude. Il ne faut pas se fier à la beauté de sa couleur. Il ne s'agit pas d'un bijou, mais d'un objet nuisible, dévastateur, asservissant.

Un minuscule boîtier fixé sur la tempe droite complète l'ensemble. Il n'est pas plus gros qu'un ongle et renferme une puce GPS. Un pas en dehors des limites du Cellier et l'humanité d'Oxana se dissipera comme un nuage de fumée dans le vent.

À sa connaissance, personne n'a jamais pris le risque de s'enfuir. Les diadèmes sont installés sur chaque humain dès qu'il atteint l'âge de sept ans, ce qui coïncide avec ses premières prises de sang. Se faire perforer la boîte crânienne et pomper le sang pour la première fois dans la même période marque irrémédiablement et brusquement la fin d'une enfance certes difficile, mais terriblement naïve en comparaison de ce qui suit. Le travail, la privation, les humiliations... aucun gamin de sept ans ne devrait entrer aussi vite dans le monde cruel des adultes.

6 h 05

Oxana tend son poignet droit sans conviction sous la machine accrochée près de la porte. Un bracelet du même acier noir que son diadème l'entoure. Il y a un code-barres dessus, et une lumière rouge le scanne. Oxana reçoit son emploi du temps par l'entremise d'une voix monocorde :

– Oxana Lavallée. Chambre 325, bloc E... 6 h 15, exercices collectifs, salle commune 12... 7 h 00, déjeuner, réfectoire, quartier Est... 7 h 45, prise de sang, infirmerie, local 267... 8 h 30, travail d'intérêt général, local de couture 298... 12 h 00, dîner, réfectoire, quartier Est...

Et ça continue comme ça jusqu'à l'extinction des feux à vingt et une heures. C'est sa vie. Beaucoup de travail, peu ou pas de temps libre. Et ici, c'est la même chose pour tout le monde. Sauf les BOA. Eux, ils surveillent les Sacs à sang comme elle.

Oxana fait rejouer l'emploi du temps quatre autres fois pour le graver dans sa mémoire. Elle a ce genre d'horaire depuis qu'elle a sept ans et, puisqu'elle ne sait ni lire ni écrire, comme aucun humain du Cellier d'ailleurs, elle n'a pas le choix de le mémoriser. C'est important de bien enregistrer chaque heure sans se tromper, parce que les retards entraînent des corvées supplémentaires.

Elle s'empare du manteau rouge qu'elle a lancé sur le lit du bas, hier soir, et songe qu'elle devrait peut-être descendre d'un étage, la nuit prochaine. Sam ne reviendra pas, et ça lui évitera de se cogner au plafond chaque matin. Son regard s'arrête un moment sur la couverture qui recouvre le matelas. Quelque chose pèse d'un seul coup sur son moral. Ce n'est pas comme d'habitude, il n'y a pas que de la colère. Il y a aussi du chagrin, parce que, même si elle ne parlait pas beaucoup, Sam était quelqu'un de bien. Le mystère entourant son transfert est troublant. Ça rappelle à Oxana à quel point elle est impuissante dans ce Cellier, à quel point personne ne sait rien sur rien ici et combien les BOA sont omnipotents. Contrairement à la majorité des Sacs à sang, elle a bien du mal à cacher sa rancœur. Et, comme elle ne peut crier haut et fort sa frustration, elle se contente de claquer la porte de l'armoire dans un geste rageur.

– Merde ! Merde, merde et merde !

Elle frappe le panneau de bois du plat de la main avant de consulter sa montre, les lèvres pincées. Foutu emploi du temps ! Elle n'a même pas une seconde pour penser dans cet enfer.

Elle sort de la chambre et s'intègre dans le flot des humains qui se dirigent vers la sortie. Beaucoup bâillent à s'en décrocher la mâchoire. Tous ont le teint aussi livide qu'Oxana. Ils s'extirpent de leurs chambres minuscules comme s'il s'agissait de cercueils, marchent et agissent comme s'ils étaient déjà morts.

C'est un peu le cas, à bien y penser. Personne ne fait long feu dans le Cellier.

– Oxie !

Elle se retourne et veut sourire à Alexandre, mais ne parvient qu'à afficher un rictus crispé. Son frère jumeau dépasse tout le monde d'une bonne tête. Son sourire à lui est sincère.

– Prête pour une nouvelle journée ? lui lance-t-il avant de l'embrasser sur le front.

– Jamais..., soupire-t-elle.

– Allez, c'est pas si terrible, essaye de la motiver Alex.

– Pas si terrible ? Je te signale qu'on passe notre temps à travailler dans ce foutu Cellier. On pêche, on cultive et on fabrique tout un tas de conneries pendant que les BOA de Liberté se gavent et se la coulent douce dans la grande ville.

– Quelqu'un s'est levé du mauvais pied, on dirait, se moque-t-il sans animosité.

– Comme chaque matin.

Elle lui décoche un regard en coin.

– Ta mauvaise humeur ne rendra pas ta journée plus agréable.

Oxana hausse les épaules tout en jouant du coude avec un jeune Sac à sang qui tente de passer devant elle. Celui-là, elle ne l'a jamais vu auparavant. Il doit avoir à peine huit ans, ce qui veut dire qu'il a été transféré dans les dortoirs des adultes depuis peu. Oxana le laisse finalement passer et le regarde se frayer un chemin à travers la foule. À son âge, elle aussi avait peur d'arriver en retard. C'est toujours le cas, mais elle connaît désormais parfaitement le rythme des journées et elle sait que, à moins d'un imprévu, elle a le temps d'aller d'un point à l'autre.

– J'en ai assez de courir, marmonne-t-elle.

– Tu penses qu'on a le choix ?

Alex a raison, elle devrait s'y faire, comme la majorité des gens ici. Seulement, ça voudrait dire abdiquer et accepter son sort pour de bon. Mais, à dix-sept ans, elle n'arrive pas à s'y résoudre. Si elle vivait à Liberté, elle pourrait envisager avec optimisme les années qui lui restent à vivre. Ici, elle est déjà vieille.

Ressentant sans doute sa frustration, Alex lui prend la main.

– Au risque de me répéter : essaye de voir le bon côté des choses. On a un toit, on mange à notre faim et les BOA nous fournissent tous les soins de santé dont nous avons besoin.

– Encore heureux, c'est grâce à nous qu'ils arrivent à survivre. Avec tout le sang que nous volent les BOA, il manquerait plus qu'on crève de faim !

Alex lui fait signe de parler moins fort et elle hausse un sourcil, dévisageant avec insistance les quelques Sacs à sang qui lui lancent des regards désapprobateurs. Personne n'aime entendre la vérité, c'est un fait, et Oxana sait qu'elle peut déranger avec son attitude d'éternelle insatisfaite. Mais elle est comme ça, et le feu à l'intérieur de son corps ne disparaîtra pas du jour au lendemain.

– Ça sent le pain, annonce Alex en humant l'air tandis qu'ils descendent une nouvelle série d'escaliers.

– Nous sommes des esclaves, Alex, souligne-t-elle quand même un peu plus bas, le bon pain frais, c'est pour ceux qui vivent à Liberté. Nous, on a toujours droit au pain rassis ou trop cuit. Si on nous donne à manger, c'est uniquement pour permettre aux BOA de ne pas crever la bouche ouverte. Alors, arrête d'imaginer que tu as de l'importance.

Là-dessus, elle le fixe longuement pour le mettre au défi de dire le contraire, et Alex secoue la tête avant de détourner les yeux. Elle est exaspérante et elle le sait. Mais il capitule toujours.

Dans le grand hall de l'immeuble abritant les dortoirs de leur section, il y a trois portes qui mènent vers l'extérieur. Les Sacs à sang se massent autour pour sortir au plus vite. Le plafond est bas, l'air, étouffant.

Aux murs, des affiches rappellent les consignes de sécurité. Oxana a envie de vomir juste à regarder la couleur jaunie du papier. « Interdiction de dormir dans une autre chambre que la sienne, obligation de se laver le corps chaque soir avec le savon réglementaire, de se brosser les dents deux fois par jour, d'être à l'heure », et blablabla.

Près de l'une des portes de sortie, une télévision passe en boucle un documentaire qui explique la mission des Celliers. Il n'y a plus de son depuis longtemps, et les personnes à l'écran ont l'air ridicules à parler ainsi dans le vide. Chaque matin, Oxana s'amuse à parler à leur place, essayant de faire coïncider le plus possible ses tirades avec le mouvement des lèvres des animateurs :

– Une nouvelle journée commence, chers esclaves. Vous allez travailler pour nous jusqu'à épuisement, et on va vous pomper le sang.

– Belle rime, tu t'améliores, émet Alex en roulant des yeux.

Oxana continue son manège sans se soucier du sarcasme dans la voix de son jumeau.

– Nos putains de corps de BOA détruisent une bonne vingtaine de nutriments essentiels à notre survie, formule-t-elle avec emphase en hochant théâtralement la tête. Sans compter que nous sommes aussi anémiques que des porcs exsangues. C'est pourquoi nous vous sucerons jusqu'à la moelle. Grâce à votre sang frais et goûteux à souhait, dont nous raffolons... chers Sacs à sang... euh... nous pouvons continuer à vous mener... euh... la vie dure et... euh... foi de BOA !

– Foi de BOA, sérieusement ? Va falloir que tu t'exerces pour la fin, c'est pas au point, se moque gentiment Alex en frappant l'épaule d'Oxana d'un coup de poing fraternel.

– J'ai rien trouvé de mieux pour le dernier, constate sa jumelle en faisant la moue.

– Le principal, c'est que tu la fermes, OK ? s'énerve un gars d'une trentaine d'années juste devant elle.

Alex empoigne le bras d'Oxana avant qu'elle ne réplique, l'obligeant à s'immobiliser. Plusieurs Sacs à sang rouspètent parce qu'ils leur bloquent la route, mais c'est quand même mieux que de se mettre les gardes à dos en provoquant une bagarre.

– Arrête de jouer à la dure, la gronde doucement Alex.

– C'est un exutoire.

– Ça va surtout t'attirer des ennuis. Je ne serai peut-être pas toujours là pour protéger tes fesses maigrichonnes.

Cette remarque glace le sang d'Oxana, la calmant instantanément.

– T'as pas le droit de crever avant moi, dit-elle avec sérieux. Et puis, tu sais bien que je ne me battraï jamais.

– Avec toi, je ne jurerais de rien, soupire Alex en la dévisageant d'un air grave. Allez, avance. Si ça continue, on va se faire piétiner.

Cette fois, aucune réplique ne vient à l'esprit d'Oxana. L'idée de perdre son frère est un cauchemar en soi, une aberration. Pourtant, ça arrivera forcément un jour, qu'elle espère le plus loin possible.

Ils finissent par sortir, et le froid les enveloppe de son étreinte mortelle. La jeune fille remonte le col de son manteau.

– J'ai une prise de sang, annonce Alex.

– Pour moi, c'est forme, mouvement et santé !

Oxana agite mollement un bras dans les airs.

– C'est un bon slogan, rigole son frère.

– C'est pompeux, et ça ne me donne pas du tout envie de bouger. Pourquoi on doit s'entraîner, de toute façon, alors qu'on court déjà toute la journée ?

– Pour que notre sang reste sain, je suppose. Allez, petite sœur, sois sage, on se voit tout à l'heure au réfectoire, dit Alex en déposant un baiser sur son front.

– Je suis née avant toi !

Il s'éloigne déjà, lève une main dans sa direction.

– Ça, c'est ce que tu penses. N'empêche, je suis bien plus grand !

C'est le moins qu'on puisse dire. Alex est un géant. À côté, Oxana est minuscule, autant en longueur qu'en largeur. Elle le regarde disparaître dans la marée humaine, ce troupeau rouge vif qui serpente dans une dizaine de directions différentes. On dirait une goutte de sang qui éclate et se disperse dans les ruelles glaciales du Cellier.

Tout le monde court, ici. Pour ne pas être en retard. La jeune fille en fait autant. Résignée, elle suit le mouvement des Sacs à sang qui se dirigent vers le même endroit qu'elle.

Les énormes haut-parleurs suspendus aux réverbères crachent les notes d'une chanson dans l'air froid de cette fin de janvier. Les mêmes paroles à la même heure, au même rythme, par le même groupe datant d'une époque si lointaine que tous l'ont oubliée. Oxana ne sait pas grand-chose de l'autre humanité, celle d'avant le virus. On appelle cette époque le Vaste Monde, parce qu'il paraît que la population s'étendait sur des dizaines de milliers de kilomètres. Ça donne le vertige. Oxana ne connaît que le Cellier. Ses quatre quartiers, ses hautes grilles et sa population de Sacs à sang. Il en existe quatre comme ça. Et, plus loin, il y a Liberté, la ville. C'est là que vivent les BOA et les humains libres. Elle n'aura sans doute jamais la chance de la voir de ses propres yeux, alors elle se fie aux histoires qu'on se raconte dans le Cellier.

Certains prétendent que, si les BOA sont devenus ce qu'ils sont, c'est à cause des vices et des péchés des humains du Vaste Monde. Ce serait une malédiction. Oxana ne sait pas ce que ça veut dire, et elle croit que ceux qui racontent cela n'en savent pas plus qu'elle. Mais ça fout la trouille aux plus jeunes et ça en fait marrer plus d'un.

Elle soupire intérieurement en considérant tous les gens qui courent autour d'elle. Ils font pitié, et elle aussi, par la force des choses. Elle a constamment le moral dans les chaussettes, l'âme grise, à l'instar des immeubles qui défilent. Car tout est gris dans le Cellier. Les bâtiments, les routes, les gens également. Seul le bleu roi des fanions au-dessus des portes rompt la monotonie des lieux. Il indique qu'ici, c'est le quartier Est. Une bande du même bleu entoure d'ailleurs chacune des manches du manteau et des chandails rouges que les humains portent obligatoirement l'hiver. Oxana appartient à ce quartier, à ce Cellier, et elle n'en sortira jamais.

KAEL

Kael sent ses forces l'abandonner. L'humaine dans ses bras semble peser une tonne après avoir été portée si longtemps. Elle est faible, peine à ouvrir les yeux, mais parvient tout de même à parler.

– Qui es-tu ?

– Je m'appelle Kael et je vais t'aider.

Le jeune BOA appuie doucement le corps de l'adolescente contre un mur, dans une ruelle. Il fait glisser les bretelles sur ses épaules et ouvre son sac à dos. Le temps est compté.

– Je vais mourir...

– C'est hors de question, désapprouve Kael en extirpant un minuscule tournevis.

– Le diadème va s'activer.

– Non, nous sommes dans les limites, ça va aller. Mais je dois le désactiver avant d'aller plus loin.

Quelques mètres de plus, Kael le sait, et le virus contenu dans le diadème se déversera dans la tête de la jeune fille. Il le sait, parce qu'il a scruté les faits et gestes de ses propriétaires et qu'il a tout étudié avant d'agir. Ce qu'il n'avait pas

prévu, c'était la santé précaire de l'humaine. Il remarque qu'elle a perdu beaucoup de poids depuis la dernière fois qu'il l'a observée, et que son teint est devenu livide, presque cendreau. Elle ne peut même plus marcher. Ça complique la mission qu'il s'est donnée au point de la rendre impossible. Les lèvres pincées, il se concentre sur la tâche à effectuer pour éviter de sombrer dans le scepticisme.

– Comment tu t'appelles ? demande-t-il en ouvrant le boîtier sur la tempe droite de l'humaine.

La manœuvre est délicate, car le boîtier est tellement petit qu'il est très difficile à manipuler.

– Élane...

– Je suis ravi de te rencontrer, Élane.

Elle lui sourit avant de fermer de nouveau les yeux, visiblement épuisée. Pas étonnant, ses propriétaires l'ont littéralement vidée de son sang. Kael se demande comment les citoyens de Liberté peuvent autoriser cette loterie. Gagner des êtres humains, c'est abject. Ils finissent tous par crever, exsangues comme du bétail. Pour les BOA de la ville, ce ne sont que des esclaves de la Cellier inc., des Sacs à sang destinés à donner le précieux fluide vital qui coule dans leurs veines. Des animaux. Les questions éthiques à ce sujet ont été réglées il y a bien longtemps. Les Celliers font partie du quotidien des BOA, ils sont entrés dans les mœurs, et l'Administration de la ville n'aurait aucune raison de changer cela. Mais la loterie, elle, n'a aucune légitimité, si ce n'est qu'elle amuse le peuple.

– Pourquoi tu grognes ? s'enquiert Élane d'une voix faible.

– Je suis concentré.

Le BOA ne s'était même pas rendu compte du murmure qui sortait de sa gorge. À l'aube d'une nouvelle édition de

la loterie, il sent toujours une vague de colère gronder dans sa tête, c'est plus fort que lui.

Une sirène retentit non loin.

– Merde...

– Ils arrivent, c'est ça ? comprend l'adolescente.

Les mains de Kael tremblent. Son boss a réussi à dénicher des plans de ces foutus boîtiers, et le BOA sait comment les désactiver. En théorie. En pratique, ça lui semble bien plus complexe, et il ignore s'il peut couper le fil reliant la puce GPS au diadème sans activer le mécanisme qui transformerait l'humaine en Charognard. Peut-être s'est-il précipité. Peut-être aurait-il dû attendre d'en avoir appris plus sur ces boîtiers avant de se lancer à la rescousse de la jeune fille. Mais il devait sortir de chez lui et agir. Il devait faire quelque chose, n'importe quoi, pour calmer sa conscience, même si ça impliquait de désobéir aux ordres.

Élaine lève lentement l'une de ses mains et lui attrape le poignet avec faiblesse.

– Ils arrivent, souffle-t-elle. Sauve-toi, tu ne peux rien pour moi.

– Non.

L'adolescente ferme de nouveau les yeux. Elle est si maigre que ses vêtements flottent autour d'elle. Kael la prend dans ses bras et lui caresse les cheveux.

– Je suis désolé, murmure-t-il en serrant les mâchoires par frustration.

La jeune fille ne répond pas. Deux doigts sur sa carotide confirment au BOA que son cœur s'est arrêté de battre. Kael frappe plusieurs fois le mur devant lui en pestant, jusqu'à ce que la peau de sa main se fissure. Des pneus crissent tout près. Il se lève, jette un dernier regard au corps sans vie d'Élaine, puis tourne les talons et disparaît.

OXANA

6 h 14

Oxana déteste commencer la journée par les exercices physiques, parce qu'elle est sûre de transpirer comme un bœuf, ce qui implique de devoir supporter l'odeur âcre de sa sueur le reste de la journée.

C'est donc d'un pas nonchalant qu'elle entre dans la salle commune 12, dont la capacité est d'une cinquantaine de personnes. Elle se place au bout de la file d'attente qui mène à l'un des deux boîtiers du local et patiente en comptant le nombre de Sacs à sang déjà présents. Ils sont au moins soixante, ce qui veut dire qu'ils vont être serrés comme des sardines. La chaleur sera bientôt insupportable.

Une fois devant le boîtier, elle scanne le code-barres gravé sur son bracelet. Une lumière verte s'affiche, signifiant qu'elle est à l'heure et que sa présence est enregistrée dans le système. La jeune fille se fraye un chemin jusqu'à l'immense miroir qui recouvre tout un mur, près de la porte d'entrée. Elle se place toujours devant tout le monde. La plupart des Sacs à sang se bousculent pour être à l'arrière. Ils ont sans doute peur de se voir dans le miroir, ce qui, si on y pense bien, est plutôt compréhensible. Qui aime faire face à son reflet maladif et rachitique, comme une preuve

formelle de son état plus que déplorable ? Son apparence, Oxana s'en fout pas mal. Ce qui l'intéresse, c'est d'être près de la porte pour sortir la première.

Le surveillant entre. C'est un BOA d'une trentaine d'années. Il porte un jogging bleu ciel et affiche un large sourire. Ça contraste avec les mines affligées des humains de tous âges qui attendent dans la pièce. Pourtant, son teint est bien plus pâle que le leur, laissant paraître les veines sous sa peau. S'il était un humain comme eux, ses yeux seraient sans doute marron. Mais c'est un BOA. Son code génétique est différent du leur. Du coup, ses yeux sont d'un brun très pâle.

Il frappe dans ses mains et ordonne aux Sacs à sang devant lui de sauter sur place. Il ordonne, oui. Ce n'est pas une option, le sport, dans les Celliers. C'est une obligation, quel que soit votre âge. Alors Oxana s'active avec le moins d'énergie possible, pour ne pas transpirer trop vite ni bousculer les autres Sacs à sang qu'elle peut toucher en écartant légèrement les bras.

Le gars sur sa droite fait du zèle. Il plie profondément les genoux à chaque saut, augmentant le niveau de difficulté et dérangeant Oxana. La jeune fille le dévisage durement, cherchant à comprendre ce qui peut bien le pousser à se dépasser de la sorte. Le garçon tourne la tête vers elle. Loin d'être vilain à regarder, il lui lance un sourire charmeur et elle lève les yeux au ciel. Ils ont quoi, les gars de son âge, à toujours vouloir draguer les filles du Cellier ? Comme si les relations ici étaient permises ! Si certains arrivent à se rapprocher physiquement, elle aimerait savoir comment ils font, juste par curiosité. Parce que le soir, après les journées de travail qu'ils ont, elle ne pense qu'à une chose : dormir ! Et puis, les relations sexuelles sont formellement interdites dans le Cellier, par souci d'hygiène, pour que leur sang reste pur et tout le tralala. Il est même interdit de s'embrasser ou de former un couple. Alors à quoi bon se draguer, si ce n'est pour dépenser une énergie précieuse ?

Bref, la vie d'Oxana est déjà bien assez compliquée comme ça, et elle détourne les yeux du bellâtre à côté d'elle en l'oubliant presque instantanément, se concentrant plutôt sur sa capacité à suer le moins rapidement possible.

6 h 45

Les vêtements trempés, Oxana se plie en deux et pose ses mains sur ses genoux, la bouche arrondie pour inspirer et expirer plus facilement. Le surveillant frappe plusieurs fois dans ses mains pour marquer la fin de la séance. Encore essoufflée, Oxana se dirige vers la sortie d'un bon pas. Une autre course à pied l'attend.

Elle passe à côté du surveillant qui lui souhaite une bonne journée visiblement sans le penser une seule seconde, l'œil dans le vague, songeant sans doute à sa prochaine virée à Liberté.

Il doit y avoir de l'animation, là-bas.

Oxana imagine des lumières colorées, partout dans la ville, des gens qui rient et qui s'amuse, des couples qui s'enlacent sans risquer de se faire pincer. En fin de compte, c'est sûrement bien plus drôle qu'ici, et le surveillant a raison d'avoir l'esprit ailleurs.

Malgré tout, il peut toujours courir s'il croit qu'elle va le saluer en le croisant.

Elle a participé, elle a obéi. Il a fait son travail, il l'a fait chier.

On passe à autre chose !

6 h 47

Maintenant, c'est direction le réfectoire. Oxana a hâte de retrouver Alex.

L'hiver mordant cristallise presque aussitôt les perles de sueur qui gouttent de son front, et elle se remet à courir avec l'espoir que la chaleur de ce nouvel exercice les fera fondre.

Elle passe devant les trois gibets installés devant la boulangerie industrielle. Les cages qui y sont suspendues s'y balancent lentement. À l'intérieur, trois Charognards ont tendu leurs bras nus à travers les barreaux de leurs prisons, vers les humains, vers cette nourriture ambulante qu'ils n'attraperont jamais. Leurs dents claquent à cause du froid. Bien qu'ils semblent moins sensibles que les BOA et les Sacs à sang aux variations de température, ça ne les empêche pas de grelotter en hiver.

Si celle des BOA est très pâle, la peau des Charognards est complètement transparente. On voit le réseau des veines en dessous, mais aussi les muscles secs et contractés. La couleur de leurs iris a disparu. Ce sont des globes oculaires blancs qui se tournent vers Oxana, des langues longues et inhumaines qui lèchent les barreaux, des doigts sans ongle qui griffent l'air dans sa direction.

Le virus qui se trouve dans la minuscule fiole au centre du diadème d'Oxana est le même que celui qui les a transformés, ces trois-là. Dans ce contenant incassable qu'il est impossible d'enlever sans s'arracher le cerveau. La jeune fille se demande ce que ces créatures ont pu faire à l'Administration de Liberté pour en arriver à être contaminées. Ça devait être grave.

L'adolescente augmente la cadence pour mettre le plus de distance possible entre les gibets et elle. C'est peine perdue. Les BOA ont installé des cages similaires un peu partout, histoire de montrer aux humains ce qu'ils risquent s'ils tentent de fuir. Personne ne peut échapper à la vision cauchemardesque de ces prisons branlantes.

Oxana baisse les yeux sur la route enneigée pour se soustraire à ce tableau sinistre. Elle accélère encore le pas

et remercie son corps pour sa capacité à courir très vite sur une longue distance, et ainsi de lui permettre de ne pas traîner dans les artères du Cellier.

6 h 57

Elle arrive devant le réfectoire, heureuse d'avoir pu déjouer une fois de plus l'emploi du temps infernal des BOA et d'arriver en avance, de surcroît.

Au moment où elle ralentit la cadence, sa botte dérape sur une plaque de glace, et elle tombe en faisant bêtement des moulinets dans l'espoir de trouver quelque chose à quoi se raccrocher. En vain. Ses genoux heurtent le sol dur. Le droit s'écrase contre une roche, lui arrachant un cri de douleur. Plusieurs personnes s'arrêtent devant elle, et elle leur fait signe que tout va bien. Elle sait se débrouiller.

Son pantalon s'est légèrement déchiré, et du sang l'imbibe au niveau du genou. Elle s'est salement amochée. Elle se lève pourtant et claudique jusqu'au mur du bâtiment pour ne pas gêner ceux qui arrivent.

La douleur est lancinante. L'adolescente relève son pantalon et dévoile la blessure. Une rigole de sang dégouline sur sa chaussure, ce qui la fait enrager. Il va falloir qu'elle trouve un moment pour nettoyer ça, et se fera sermonner pour le pantalon fichu ! Non mais, quelle idiote !

Soudain, elle se fige.

Le sang a cessé de couler. La plaie se referme lentement, la peau se resserre et, en seulement quelques secondes, son épiderme est de nouveau aussi lisse qu'avant. Si ce n'était le sang sur sa jambe et les taches sur son pantalon, on pourrait croire qu'elle n'est jamais tombée. Même la douleur s'est envolée...

– Est-ce que ça va ?

Elle sursaute et remet son pantalon en place avec empressement avant de se retourner. Des gouttes de sang maculent la neige autour d'elle. Son cœur bat à cent à l'heure. Une silhouette encapuchonnée s'est immobilisée à un mètre d'elle. Elle la reconnaît tout de suite. Il s'agit de Denys, un gars qu'on dit assez violent, parce qu'il aurait frappé un BOA. Ils travaillent parfois ensemble aux cuisines. Malgré la chaleur cuisante des fours, il garde toujours sa capuche sur sa tête, comme s'il était insensible à l'atmosphère qui rend leur tâche insupportable. Il n'est pas particulièrement brillant et n'arrête pas de finir en corvées à cause de son caractère dissident.

Sa peau foncée fait ressortir le vert intense de ses iris, et son regard transperce la jeune fille, lui faisant recouvrer ses esprits.

– Oui... tout va bien, merci.

Il l'observe sans un mot. C'est déstabilisant.

– Je dois y aller, dit-elle en esquissant un sourire crispé.

– Je comprends.

Il baisse les yeux sur la tache écarlate qui barbouille son pantalon, et Oxana se détourne vivement avant d'entrer dans le réfectoire.

6 h 59

Elle s'empresse de faire scanner son bracelet par le laser de l'une des machines qui se trouvent à l'entrée. Une lumière verte se met à clignoter. Elle est à l'heure.

Son front ruisselle de sueur tandis qu'elle marche entre les tables déjà bondées. Que s'est-il passé, dehors ? Elle n'a pas rêvé, sa blessure s'est guérie toute seule. Sa peau a toujours cicatrisé très vite, mais là, c'est complètement insensé.

– Oxie !

Son frère lui fait signe et elle se faufile jusqu'à la chaise libre qu'il a gardée pour elle à côté de lui. Plusieurs Sacs à sang se tournent avec suspicion dans la direction d'Oxana. Les taches rouges sur son pantalon ne passent pas inaperçues.

– Qu'est-ce qu'il t'est arrivé ? demande Alex tandis qu'elle s'assoit.

– Comment ça ? esquive-t-elle par exprès, en s'emparant d'une assiette et d'une tranche de pain rassis.

– Ta jambe. Ce sang...

– Oh ! Ça, c'est rien du tout. Je suis tombée, mais ça va.

Alexandre la dévisage avec inquiétude.

– Tu es sûre ? Tu as dû t'écorcher profondément pour que ça saigne autant.

– Non, je t'assure, tout va bien.

Elle appuie volontairement sur les trois derniers mots et lui lance un regard insistant. Devant elle, un garçon d'à peine douze ans la fixe. Elle enfourne la tranche de pain trop dure, l'avale avec un peu de lait et se lève.

– Tu pars déjà ? l'interroge Alex en fronçant les sourcils. Il y a des croissants, ce matin. Ils ont un peu grillé sur le dessus, mais c'est pas tous les jours qu'on y a droit. J'aimerais pas être celui qui les a ratés à la boulangerie industrielle. Il a dû se faire passer un sacré savon...

Alex sait que sa sœur aime étirer le déjeuner autant qu'elle le peut, car c'est un des rares moments qu'ils peuvent passer ensemble à discuter, avant de commencer leur journée de dingue. Elle se penche vers lui et murmure à son oreille :

- Je me fous des croissants. Il faut que je te parle.
- Quoi, maintenant ?
- C'est assez urgent...

Visiblement alarmé par l'attitude de sa sœur, Alex avale sa dernière bouchée, s'essuie la bouche du revers de la main et se lève. Tous deux sortent du réfectoire et contournent le bâtiment jusqu'aux énormes poubelles qui longent le mur à l'arrière.

Oxana consulte sa montre...

7 h 07

Il lui reste encore du temps avant de partir pour sa prise de sang bimensuelle.

Elle jette un coup d'œil autour d'eux pour s'assurer qu'ils sont bien seuls.

– Il vient de m'arriver quelque chose d'incroyable, dit-elle sans plus attendre.

– Raconte.

– Tu avais raison, ma blessure était profonde.

Alex fronce les sourcils.

– Je ne comprends pas, tu m'as dit que ce n'était rien.

– Ce n'est rien, en effet. Le mieux, c'est que je te montre...

Les doigts d'Oxana retroussent une fois de plus son pantalon, dévoilant les traces de sang séché. Alexandre se penche en avant et examine la jambe de sa sœur.

– Il n'y a rien, annonce-t-il finalement. Oxie, qu'est-ce que ça signifie ?

– J'étais salement amochée, je t'assure. J'ai vu la blessure se refermer toute seule, c'est incompréhensible.

Il reste un moment silencieux, le regard toujours rivé sur le genou d'Oxana. Puis il se déplie et passe une main dans ses cheveux.

– Ce que tu racontes, c'est complètement dingue...

– Mais c'est vrai, je te le jure ! Tu sais bien que je ne suis pas du genre à faire des blagues, surtout pas d'aussi mauvais goût !

Alex est souvent affecté aux carrières. Sa grande taille et la puissance de son corps lui valent de casser de la pierre à longueur de journée. Il est solide, aussi bien sur le plan physique que sur le plan psychologique, mais là, Oxana sent qu'il perd un peu pied.

– J'ignorais que ce genre de chose pouvait exister, souffle-t-il finalement. Ça vient peut-être du Vaste Monde...

– Peut-être, approuve Oxana en se mordant la lèvre inférieure. Et il faut que ça tombe sur moi. Alex, je fais quoi avec ça ?

– Tu dois rester discrète, d'accord ?

– Tu ne pensais quand même pas que j'allais le crier sur tous les toits.

– Oxie, je ne plaisante pas.

Son ton soudainement alarmé la saisit. Elle replace son pantalon.

– Écoute, reprend-il plus doucement, il y a...

Il ne termine pas sa phrase, et elle le dévisage.

– Tu sais quelque chose, soupçonne-t-elle en cherchant ses yeux clairs.

Alex détourne le regard en direction de la ruelle sur leur droite.

– Je ne sais rien, annonce-t-il finalement.

– Alex, je te connais et...

– N'en parlons plus !

Oxana se fige, méfiante.

– Qu'est-ce qui te prend ?

Il soupire et pose ses mains sur les épaules de sa sœur. Ils ont beau être jumeaux, tout les sépare physiquement. Des courts cheveux blond cendré du premier à la longue crinière châtain foncé de la seconde, des yeux bleus du garçon aux iris gris profond de la jeune fille, en passant par la carrure imposante d'Alex qui permet à Oxana de s'y blottir les jours où tout semble vouloir s'effondrer autour d'elle, rien ne laisse présager qu'ils sont unis par le sang. Seules les marques sur leurs visages confirment leur parenté. Des taches de rousseur atypiques, qu'on ne retrouve sur personne d'autre dans le quartier Est.

– Je m'inquiète, c'est tout. Un des gars aux carrières m'a dit qu'une fille avait disparu dans son quartier, révèle Alex.

– Ma colocataire aussi ! s'écrie Oxana en écarquillant les yeux. On m'a dit qu'elle avait été affectée ailleurs !

– Merde, grogne Alex en se grattant nerveusement le menton. On était sans doute trop jeunes pour s'en rendre compte avant, mais ce gars-là m'a révélé que des Sacs à sang disparaissent parfois du Cellier. Imagine que les BOA s'aperçoivent de... ton pouvoir. Tu es peut-être dangereuse pour eux, maintenant. Tu ne dois prendre aucun risque.

La jeune fille réprime un frisson. Elle, dangereuse ? En quoi pourrait-elle leur porter préjudice ?

– Tu crois qu'il y a un lien entre mon pouvoir, comme tu dis, et ces disparitions ? Tu penses que ma colocataire guérissait super vite, elle aussi ?

– Je n’en sais rien. Reste le plus discrète possible, termine son frère en lui adressant un regard appuyé. Continue à vivre comme avant et ne te fais pas remarquer, ce qui implique de te tenir tranquille. Tu en seras capable ?

Sa voix est anormalement dure, ses traits soudainement tirés, comme s’il manquait de sommeil. Il s’inquiète pour elle, alors elle ne relève pas l’acidité de cette dernière remarque et hoche la tête en silence.

– Alex ? demande-t-elle au bout de quelques secondes.

– Quoi ?

– Tu penses que j’ai un problème ?

Il la contemple un instant, soupire et la tire vers lui. Elle plonge son visage dans la laine irritante de son chandail.

– Ne crois jamais une chose pareille, chuchote-t-il à son oreille. Excuse-moi de m’être emporté.

– Ce n’est rien, le rassure-t-elle. Je suis insupportable, il faut bien que tu me grondes de temps en temps.

La cage thoracique d’Alex vibre, il se met à rire doucement. Oui, elle a le don de l’énerver quand elle fait mine de tout prendre à la légère. Mais c’est un leurre, une carapace pour se protéger. Et là, maintenant, elle ne se sent pas forte du tout.

CLÉO

Cléo est réveillée par l'odeur du pain grillé.

Ses paupières se soulèvent et papillotent deux ou trois fois avant de s'immobiliser. Une douce lumière accueille son réveil, l'invitant à se lever. L'adolescente s'étire comme un chat. Puis, elle pose un pied sur la moquette moelleuse de la chambre, bâille en plaçant une main devant sa bouche et se lève enfin.

Elle enlève les draps de son lit, comme chaque matin, ouvre la trappe qui se trouve à côté et y jette le tout en boule. Ce soir, une nouvelle literie l'attendra dans le sas de décontamination.

Encore bercée par le sommeil, elle se rend dans la salle de bain d'un pas alangui, s'empare de la brosse et commence à lisser sa crinière blonde qui retombe en un carré parfait sur ses épaules. Le même rituel, chaque jour. Impossible pour Cléo de prendre son déjeuner si elle ressemble à un épouvantail. C'est comme cela que sa mère l'a éduquée. « Bienséance et apparence. » Deux mots magiques qui feront d'elle une étoile.

Elle enfiler un peignoir propre et sort de la salle de bain.

Le voyant de son visio-téléphone clignote. Cléo va d'abord récupérer le plateau dans le monte-plat situé près

de la porte d'entrée de l'appartement. Elle le dépose sur le bureau placé dans le fond de la pièce principale, s'assoit sur le confortable siège en cuir et appuie sur le bouton tout en croquant dans la tartine recouverte de beurre. Le pain est parfait. Légèrement grillé sur le dessus, moelleux à l'intérieur. Exactement comme elle l'aime.

– Vous avez un nouveau message...

Une silhouette apparaît en miniature au-dessus du visio-téléphone. Une adolescente du même âge que Cléo, aux cheveux frisés cascasant autour d'un visage mutin et souriant.

– Salut, c'est Micea...

Cléo tend ses doigts, serrés les uns contre les autres, vers l'hologramme, puis elle les déplie et balance son avant-bras sur le côté. L'hologramme s'agrandit instantanément, donnant à la silhouette une taille humaine. Le message reprend.

– Demain, c'est le grand jour. Je ne sais pas pour toi, mais moi, je suis nerveuse. On pourrait s'appeler aujourd'hui, histoire de partager nos angoisses. Enfin voilà... Fais-moi signe dès que tu peux, OK ?

– Si je suis nerveuse ? ricane Cléo pour elle-même.

Elle n'en peut plus d'attendre, c'est aussi simple que cela ! Micea non plus, visiblement. Le message a été enregistré aux alentours de six heures trente, ce matin. Faut qu'elle soit désespérée pour se lever aussi tôt !

Une gorgée de jus d'orange, puis Cléo appuie de nouveau sur le bouton, le dos bien calé contre le dossier du siège, les jambes repliées contre son ventre. Ainsi installée, baignée par l'odeur de frais de son peignoir, elle pourrait se rendormir.

– Options. Dites la commande...

– Appeler Micea. Appartement 87.

– Commande en cours...

La sonnerie retentit dans la chambre. Cléo en profite pour allumer son ordinateur portable. Le message d'accueil apparaît bientôt à l'écran : *Sang et Prestige incorporée vous souhaite une belle journée*. L'adolescente fait glisser son doigt jusqu'à l'icône de sa boîte de réception. Trois nouveaux courriels. L'un d'eux lui arrache un léger soupir.

– Allô ?

– Micea, c'est Cléo...

– Cléo ! J'ai bien cru que tu n'appelleras jamais !

– Il est sept heures trente, tu pensais vraiment que j'allais me lever avant ? T'es folle ! Je serais encore au lit si je n'étais pas aussi énervée.

– On passe en visio ?

– Pas question, je ne suis pas habillée.

– Qu'est-ce qu'il y a ? T'as l'air grognon...

– Rien de grave, ma mère m'a envoyé un courriel. Elle va venir ce matin.

– Ah... La mienne aussi.

Un silence compatissant accompagne cette remarque. Cléo ne connaît pas la mère de Micea, mais, d'après ce que son amie lui a raconté, elle semble tout aussi froide et autoritaire que la sienne. C'est dommage, parce que la mère de Cléo est la seule personne que l'adolescente soit autorisée à rencontrer depuis toujours.

– Bon, faut pas qu'on se laisse aller à cause d'elles, OK ? Demain, on va se voir enfin ! Tu te rends compte, après toutes ces années. Je suis tellement énervée !

Elle a beau ne pas avoir activé la visio, Cléo imagine très bien son amie en train de se dandiner devant son propre bureau. Elles ne se sont jamais vues en vrai, mais ça ne les empêche pas d'être des amies intimes. Elles se connaissent tout de même depuis l'âge de cinq ans, presque depuis l'instant où elles ont été conduites dans leurs appartements pour y vivre jusqu'à leurs dix-sept ans. C'est l'ordinateur central de la Sang et Prestige incorporée qui les a mises en contact. Un excellent choix, car elles ont développé une amitié sincère et durable. À cette époque, leur cerveau a été nettoyé de tout ce qui s'est passé avant leur arrivée dans leurs logements respectifs. Cléo ne se souvient de rien de sa vie d'avant.

– Je suis un peu anxieuse à l'idée de sortir, pas toi ?

– C'est normal, on vit dans des boîtes depuis qu'on a cinq ans. Moi, je me demande comment c'est, à l'extérieur...

– Moi aussi...

Cléo se penche en avant, saisit la tasse sur le plateau et porte le thé tiède à ses lèvres. Micea, elle et tous les autres jeunes du programme Prestige ont été élevés dans le luxe. Ils sont destinés à accompagner les BOA les plus riches de la ville, à leur donner leur sang en échange de leurs bons traitements. Ils sont bien soignés, athlétiques et en parfaite santé, et Cléo se demande qui la choisira, demain, parmi tous ces modèles de perfection.

– Je te laisse, ma mère arrive. À demain, ma belle !

– À demain, Micea...

Cléo raccroche, le cœur gros. Il s'agissait peut-être de leur dernière conversation téléphonique dans le complexe. Une page de leurs vies se tournera dans vingt-quatre heures.

L'appartement est de nouveau silencieux.

Cléo fait pivoter son siège de quatre-vingt-dix degrés et observe la pièce principale de son univers tout en finissant de siroter son thé. Une chambre, une salle de bain et un grand salon. Telle a été sa vie pendant douze ans. La perspective de quitter ce cocon douillet l'effraie quand même un peu. Elle ne connaît pas grand-chose du monde extérieur, uniquement ce que sa mère a bien voulu lui enseigner. Tout ce qu'elle sait, c'est qu'elle a eu dix-sept ans cette année et qu'elle est mûre pour être cueillie.

L'estomac rempli juste ce qu'il faut, Cléo délaisse sa chaise de bureau. Elle revêt une tenue de sport ajustée, grimpe sur le tapis roulant qui prend une place monstre dans le salon, puis enfile les lunettes imposantes qui entourent l'une des barres de l'appareil.

– Course, stade 1, ordonne-t-elle.

Le tapis roulant se met aussitôt en route et elle commence à marcher pour s'échauffer.

– Écran.

Devant ses yeux apparaît l'image d'un sentier en pleine forêt, d'une netteté donnant l'impression qu'elle se trouve réellement sur place.

– Projection 22.

L'image change aussitôt au profit de celle d'une plage. Sa projection préférée. La mer lèche le sable doré dans un va-et-vient apaisant. Le soleil se couche à l'horizon et la lumière est parfaite.

– Course, stade 2.

La cadence augmente d'un cran et Cléo se met à courir d'une foulée aérienne. Le temps de cette course, elle pensera être réellement sur cette plage, imaginera ses pieds rebondir sur le sable et fouetter l'écume audacieuse.

Le temps d'un exercice, elle sera ailleurs.
Elle sera libre...

KAEL

Courir ne lui procure aucune satisfaction, aucun sentiment d'apaisement.

Le visage éteint d'Élaine repasse en boucle dans sa tête. Il a beau s'en vouloir, parce qu'il n'a pas été capable de la sauver, Kael ne peut s'empêcher de penser qu'elle est morte en fille libre. Pas dans un Cellier, pas sous le coup des morsures de ses propriétaires, mais dans les bras d'un allié, au cœur de la soi-disant grande Liberté. Mis à part son nom, la ville n'a plus rien de prestigieux. En tant que résistant combattant secrètement aux côtés des humains, Kael est bien placé pour le savoir.

– Hé !

Le BOA s'arrête, le souffle court. Sur sa gauche, une jeune humaine sort d'une ruelle, l'œil aguicheur. Sa tenue révèle un peu trop de son anatomie. Quel âge peut-elle avoir ? Quatorze, quinze ans, tout au plus ?

– T'as soif ? lui demande-t-elle en approchant.

Kael jette un œil autour d'eux. À force de courir tête baissée, il n'a pas réalisé qu'il avait franchi les limites de la Basse-Ville, l'un des quartiers les plus pauvres, au sud de Liberté. C'est ici que viennent les BOA pour se ravitailler en sang sur le marché noir. Boire sur un humain

désœuvré coûte moins cher que d'acheter son litre au supermarché, désormais. Pas étonnant que la population humaine décroisse à vue d'œil.

– Non, merci, refuse poliment Kael.

– Allez, juste une gorgée, insiste la jeune humaine en rabattant ses longs cheveux noirs vers l'arrière, dévoilant son cou.

– Tu sais que c'est dangereux ? s'emporte Kael. Combien d'humains meurent sur le marché noir du sang, à ton avis ?

L'adolescente recule d'un pas, l'air soudain mauvais.

– Et toi, tu penses que j'aime ça, que j'ai pas peur ? Va te faire foutre !

Elle pivote sur elle-même et disparaît dans la ruelle sombre. Kael demeure un moment immobile, incertain. L'envie de rattraper l'humaine le tenaille, mais il sait qu'elle n'est sans doute pas seule à se cacher dans la ruelle. Inutile d'essayer de la raisonner, ceux qui la contrôlent ne la laisseront jamais partir. Il en parlera à Josef. La mission principale de la résistance est d'aider les humains démunis à reprendre leur vie en main. Peine perdue, dans la majorité des cas. Mais Kael lui-même n'était-il pas une âme en perdition quand Josef Caleb l'a accueilli au sein de son organisation ? Sans cet homme honnête et loyal, il aurait plus que mal tourné, c'est évident. C'est pour cette raison qu'il faut garder espoir, ce que Kael a bien du mal à faire ces derniers temps. L'humanité dépérit et la population BOA, dépendante du système, n'a aucun moyen de se rebeller contre le totalitarisme de son gouvernement, contre les hausses incessantes du prix du sang, contre la gangrène du marché noir qui dévore chaque jour un peu plus différents quartiers de la ville. Parfois, Kael a l'impression que leur combat est

perdu d'avance. Il ne voit aucune lueur d'espoir dans cette vie. Les dés semblent en être jetés, inexorablement, pour la prospérité des plus riches.

Découragé, Kael fait demi-tour pour regagner l'ouest de la ville.

OXANA

7 h 31

Quelques soldats BOA sont postés debout devant les immeubles, comme d'habitude.

Ils montent la garde sans broncher. Certains sont accompagnés de chiens infectés tenus en laisse. Le virus décuple l'odorat des canidés, et ces bêtes sont capables de sentir les humains à des kilomètres à la ronde. Leurs yeux sont bien souvent d'un bleu si pâle qu'on en distingue à peine les iris, donnant l'impression qu'ils sont aveugles. Oxana les trouve écœurants, avec leur truffe suintante et leurs canines sans cesse dévoilées, prêtes à l'égorger au moindre faux pas. Ils aimeraient bien boire du sang humain, eux aussi, mais ils doivent se contenter des entrailles du bétail. La jeune fille ne va certainement pas les plaindre. Eux, au moins, ils peuvent survivre avec autre chose que du sang humain. Si c'était pareil pour les BOA, les Celliers n'existeraient pas.

Un éclat de voix retentit dans une rue annexe toute proche, suivi de plusieurs autres. Deux chiens infectés tournent la tête dans cette direction et se mettent à japper de plus en plus fort malgré les ordres brusques de leurs maîtres. Oxana ralentit sensiblement sa course, intriguée, comme plusieurs autres humains autour d'elle. La

discrétion est plutôt de mise dans le Cellier, et elle se demande qui peut bien avoir le courage de faire un boucan pareil.

Des enfants.

En rangs de deux, ils émergent dans la rue principale en une longue procession, escortée par trois BOA vêtues de noir de la tête aux pieds. L'une d'elles tire par le bras, sans ménagement, une petite fille âgée d'à peine quatre ans. La gamine frotte l'une de ses joues de sa main libre, son petit corps secoué de sanglots. Les autres enfants avancent en silence, la tête baissée.

Oxana se mord l'intérieur de la joue. Elle ignore peut-être ce qui s'est passé dans la ruelle, mais elle sait au moins une chose : celles qui ont la charge d'élever jusqu'à leur sept ans les enfants dans le Cellier sont strictes, autoritaires et bien souvent insensibles. L'adolescente se souvient des coups qu'elle a reçus à cette époque, elle, la gamine un peu rebelle du groupe. La « jumelle cinglée », comme aimaient l'appeler ses éducatrices.

– Allez, on dégage ! hurle un garde sur la gauche d'Oxana. Dispersez-vous !

Les humains qui s'étaient arrêtés pour regarder passer le groupe d'enfants reprennent aussitôt leur course. Avant de repartir, Oxana croise le regard de la gamine. Malgré ses larmes, la petite fille dégage beaucoup de force et d'énergie, surtout dans son attitude. Dans ses yeux, la colère a déjà pris naissance.

– T'es sourde ? crie le garde à l'intention d'Oxana.

– C'est bon, j'y vais, consent-elle en levant les mains.

Elle tourne la tête en direction du groupe d'enfants, mais la petite fille est désormais dissimulée par le corps raide de sa tortionnaire. Oxana était comme elle, remplie de

fougue et d'espoir. Le Cellier a eu raison de ce qu'elle était, il a tout fait pour l'amener à plier, et il en sera de même pour cette gamine.

Les poings serrés, Oxana allonge le pas.

Pour ne pas être en retard.

7 h 43

Elle ouvre la porte vitrée de l'infirmierie un peu trop brusquement. Dans le hall d'entrée, la dizaine d'humains présents se tournent vers elle, et elle jure intérieurement contre son manque de discrétion. En temps normal, tous ces regards ne l'auraient pas dérangée, mais, avec ce qui s'est passé un peu plus tôt, elle ressent l'envie de se transformer en animal minuscule. Ou en insecte, du genre cafard, à l'abri dans les zones sombres. Sans perdre une seconde, elle remonte la manche de son pull-over et fait scanner son bracelet par la machine noire pour signaler sa présence.

– Nom, prénom, numéro de chambre.

Le soldat BOA qui lui fait face ne daigne même pas tourner la tête pour la regarder. Assis sur une chaise, il scrute l'écran de son ordinateur avec une concentration exagérée, donnant l'impression qu'il effectue une tâche de la plus haute importance. Il ne fait pourtant rien de bien extraordinaire, juste confirmer ce qui est déjà inscrit sur son écran.

Elle lui répond d'une voix neutre.

– Lavallée, Oxana, 213.

Il fait glisser sa souris sur le petit tapis noir à côté du clavier et tape sur une touche. Il y a pas mal de Lavallée dans le quartier Est. Tous ont dix-sept ans. Les noms de famille permettent aux BOA de classer les humains par catégorie d'âge. Quant à son prénom, Oxana ne connaît personne d'autre qui le porte. Certainement une façon de l'identifier, elle.

– Framboise, prune ou menthe ? demande ensuite le BOA.

– Prune.

Le BOA l’invite d’une main distraite à rejoindre la table tout près de son poste. Aucune expression n’aura trahi ses pensées. C’est toujours comme ça avec les soldats BOA. On raconte dans le Cellier qu’ils sont sélectionnés, puis amenés dans un camp d’entraînement. Les futurs soldats y seraient éduqués, brisés et délestés de leur humanité. Ils en ressortiraient aussi froids et obéissants que des machines. Les histoires de ce genre sont légion ici. On ne sait pas comment est la vie en dehors du Cellier ni d’où on vient exactement. Alors, forcément, ça fait naître toutes sortes de commérages.

Oxana choisit l’un des petits gobelets en plastique placés derrière une pancarte, sur la table. Une prune y est dessinée. Elle avale la liqueur épaisse en une seule fois. Le goût est agréable, même si la boisson lui brûle un peu l’œsophage. Dans une vingtaine de minutes, l’alcool se diffusera dans son sang. Ça lui donnera un goût différent. Un goût apprécié des BOA.

Elle jette le gobelet dans la corbeille en osier et se dirige vers les ascenseurs.

7 h 56

La chaise est confortable. Ça l’a toujours étonnée. Depuis qu’elle a sept ans, Oxana donne son sang deux fois par mois et s’assoit dans cette salle d’attente, sur ce qui ressemble même davantage à de petits fauteuils rembourrés qu’à des chaises. C’est comme si elle prenait une soudaine importance. Dehors, les BOA la font travailler et courir, elle n’a pas le temps de rêvasser. Mais, ici, on la dépose sur des coussins et on lui met des affiches de cascades et de prés

verdoyants sous les yeux. Peut-être que le sang est meilleur quand les humains ont l'impression d'être respectés. La bonne blague !

Comme elle doit attendre qu'on l'appelle, elle laisse son esprit s'évader lentement. L'affiche en face d'elle représente une forêt invitante, au vert beaucoup trop lumineux pour être naturel. Ça lui fait penser au jour où les BOA ont rapporté un ours mort et l'ont déposé en plein devant le grand auditorium, pile au centre du Cellier. L'animal avait le corps en charpie. Les BOA ont annoncé qu'il avait été mis en pièces par des loups dans la forêt aux alentours. Ça s'était passé en plein été. Oxana avait douze ans. L'odeur de la chair en décomposition avait envahi tout le Cellier pendant des jours, et il lui semble parfois qu'elle imprègne encore les bâtiments. Bien entendu, personne ne sait si ce sont les bêtes sauvages ou les BOA qui ont fait cela. Les humains ont beau être des esclaves, ils ne sont pas idiots. Pourtant, ajoutée à la menace du virus contenu dans les diadèmes, cette démonstration a suffi à calmer les élans d'héroïsme. Le message était on ne peut plus clair. Même les humains les plus forts ne valent rien face au pouvoir des BOA.

L'image de cet ours hante les rêves d'Oxana depuis et lui revient à l'esprit quand elle est à deux doigts de péter un plomb. Elle doit rester lucide, pour Alex, et accepter cette vie, même si, parfois, la mort lui paraît bien plus séduisante.

Elle plaque sa tête contre le mur, derrière, et observe discrètement les quatre autres humains qui attendent. Elle ne reconnaît que Zora, une couturière qui travaille dans le même atelier qu'elle. Il est difficile, voire impossible, de tisser des liens avec les autres humains du Cellier à cause de leur emploi du temps saturé. À part son frère, Oxana ne fréquente personne. Et encore, elle est chanceuse, sa colocataire était sympa, avant de disparaître. Pour la majorité des humains du Cellier, la solitude est un parasite qui les tue à petit feu.

CLÉO

La douche est merveilleuse. Après un exercice aussi intense, l'eau chaude fait l'effet d'un massage sur ses muscles. Cléo allonge un peu ce moment de détente, les yeux fermés, la respiration calme et apaisée. Ce n'est que lorsque l'eau devient tiède qu'elle consent enfin à sortir.

La jeune fille sursaute en apercevant sa mère dans la salle de bain. Ou, plutôt, ce qu'on peut en voir. La quinquagénaire est recouverte de la tête aux pieds par une combinaison. Si sa mère est autorisée à entrer dans sa cellule capitonnée, c'est uniquement revêtue de cet accoutrement ridicule.

Abigail l'ausculte attentivement en agitant la tête en signe d'approbation. Mal à l'aise, Cléo s'empare de sa sortie de bain, qu'elle enroule autour de son corps.

– Salut, maman, lance-t-elle en s'essuyant les cheveux à l'aide d'une serviette propre. Je ne t'attendais pas si tôt...

Sa mère lui sourit froidement. Son visage est bien visible derrière le masque transparent de sa combinaison. Un visage sans ride, sans expression non plus, paré d'un regard d'un bleu glacial qui refroidit immédiatement Cléo malgré la douche brûlante qu'elle vient de prendre.